



BOUTOT, Alain, *Heidegger*

Christian Boissinot

---

Volume 47, numéro 3, octobre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400644ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400644ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Boissinot, C. (1991). Compte rendu de [BOUTOT, Alain, *Heidegger*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(3), 458–459. <https://doi.org/10.7202/400644ar>

simiste<sup>212</sup> Si impasse il y a, elle est le fait que Camus nous laisse cette vérité que l'homme ne réussira jamais une action parfaite, même si on lui donne la possibilité de la recommencer. L'amour, en définitive, reste toujours égoïste et il faut continuer à se révolter. Il faut essayer sans relâche. « Ô jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux... mais rassurons-nous! Il est trop tard maintenant, il sera toujours trop tard. »<sup>13</sup>

Dans la *Chute*, Camus expose l'aspiration à une liberté intérieure qui doit être gagnée difficilement. À la limite, il est impossible d'y arriver. Il faut recommencer en sachant comme Sisyphée que la lutte avec le rocher est perpétuelle. Les confessions de Clémence, et celles de nous tous, ne seront jamais achevées. Elles devront se perpétuer dans un tourment intérieur purificateur. Le respect de l'autre et la solidarité fleuriront et grandiront dans le *Moi* solitaire pour devenir le *Nous* solidaire.

Ce point étant établi, l'essai de Joseph Hermet prend une place utile parmi les nombreuses publications biographiques, historiques, littéraires et religieuses sur Camus. Hermet s'est appliqué dans un style sans faille à nous « fournir quelques clefs de lecture » de l'œuvre de Camus. Qu'il reste en éveil « pour garantir le respect de tout homme » sur « le dur chemin de la liberté »!

YON ERKOREKA

*Collèges de Sherbrooke et d'Ahuntsic*

Alain BOUTOT, **Heidegger**. Coll. « Que sais-je? », n° 2480, Paris, PUF, 1989, 128 pages.

Il faut savoir gré à la collection « Que sais-je? » de rendre, enfin, accessible à un large public l'une des pensées philosophiques les plus importantes du vingtième siècle, assurément la pensée qui aura fait couler le plus d'encre, celle de Martin Heidegger. Résumer en un peu plus de cent pages la vie et l'œuvre de celui-ci, sans tomber dans le galimatias ou dans l'extrême vulgarisation, relevait certes du pari: mais force est de reconnaître que le mandat confié à Alain Boutot (auteur d'un ouvrage très remarqué intitulé *Heidegger et Platon. Le problème du nihilisme*, PUF, 1987) est rempli.

12. p. 185.

13. *La Chute*, La Pléiade, tome I, p. 1549.

À la suite d'une exposition sommaire de la vie et des principales œuvres de Heidegger, l'auteur, qui possède une parfaite maîtrise du langage heideggerien, choisit de jalonne le chemin de pensée du philosophe de cinq balises: 1- L'ontologie fondamentale, 2- La pensée de l'être, 3- L'appropriation de la tradition, 4- Le problème de la modernité, 5- L'art et la parole poétique, balises qui correspondent selon A. Boutot aux grandes idées défendues par Heidegger, dans un ordre évidemment non chronologique. Cette méthodologie, évitant l'approche lacunaire parce que trop schématique d'un premier et d'un second Heidegger, se veut fort judicieuse et instructive, même pour les lecteurs ayant l'habitude du commerce avec les textes du philosophe. Il serait inutile de vouloir couvrir *in extenso* chacune des sections et sous-sections du livre, étonnamment riches. Bornons-nous à relever certaines interprétations tenaces qui grèvent parfois les propos de Heidegger et que A. Boutot s'emploie à alléger. On apprend ainsi au chapitre V que la technique ne se présente pas que sous des pourtours diaboliques pour celui qui fut, aux dires de J. Beaufret, frappé d'une stupéfaction admirative devant un simple interrupteur électrique. La technique n'est effectivement pas pour Heidegger une quelconque entité majuscule et autonome, qui tiendrait entre ses mains les rênes de la destinée humaine, mais se présente bien plutôt comme une tête de Janus, qui peut être considérée d'un côté comme une continuation de la volonté de puissance, comme une figure tout à fait extérieure de l'être (*Gestell*) et de l'autre comme une préfiguration de l'avènement (*Ereignis*), où ce qui sauve n'est pas « la technique en tant que telle, mais seulement le regard que l'homme porte sur son essence » (p. 100).

La question du langage reçoit elle aussi une mise au point plus que probante sous la plume de A. Boutot. On accuse trop souvent le « dernier » Heidegger de verser dans un vulgaire mysticisme dans son approche du problème de la parole (où celle-ci ne serait d'abord pas le fait de l'homme mais avant tout une détermination de l'être lui-même), lorsqu'on ne lui reproche pas bêtement de réduire l'être à un problème de pure linguistique, à l'encontre donc de l'approche plus concrète du traité *Sein und Zeit*, où le langage remplit le rôle d'un existentiel. A. Boutot lève le voile sur ces méprises, dans un développement tout à fait remarquable (chapitre VI). Si l'être et la parole finissent par se confondre pour Heidegger dans le même mot (*die Sage*), ce n'est bien sûr pas parce que l'être proférerait des sons mais parce qu'il est ce mouvement « à la faveur duquel toute chose se montre en ce qu'elle est » (p. 120). La Dite n'est en définitive rien d'autre que ce qui s'abrite en retrait dans le logos

héraclitéen. L'être, apprend-on dans le texte intitulé «Le déploiement de la parole», est le langage originaire ou, dans une terminologie plus proprement heideggerienne, l'avènement silencieux par lequel toute chose apparaît dans sa vérité, ad-vient à elle-même (*er-eignet*). L'être humain ne parle donc, précisera Heidegger, qu'en tant qu'il écoute ou entend ce dire primordial, la parole humaine étant toujours seconde mais essentielle puisqu'elle est la réponse à la voix de l'être.

La plupart des thèmes les plus débattus voire les plus rebattus de la pensée heideggerienne trouvent dans l'ouvrage de A. Boutot un écho, fussent-ils simplement mentionnés au passage. L'intelligence de la *Kehre*, pour un, reçoit toute sa mesure selon l'A. dans ce «pas supplémentaire accompli entre les ## 5 et 6 de la conférence sur *L'essence de la vérité*, où Heidegger reconduit l'apérité de l'être-là, la vérité originaire d'*Être et Temps* sur une vérité plus originaire, celle de l'être lui-même ou de l'étant en totalité» (p. 48). Ceux qui réfléchissent à la question du tournant chez le philosophe auront ici de quoi se faire les dents, A. Boutot ne citant aucun autre texte qui aurait éventuellement pu guider les interprètes. Dans un tout autre ordre d'idées, eu égard au soi-disant engagement nazi de Heidegger (ordre qui n'est peut-être pas si autre que cela), l'A. ne peut, pour des raisons évidentes, laisser entière la question. Son exposé s'honore toutefois d'un objectivisme à toute épreuve, fait rare dans un débat aussi épineux. Choississant de ne présenter, ce qui est déjà beaucoup, que les faits et de respecter le quasi-silence du philosophe à ce sujet, M. Boutot laisse ainsi à d'autres la lourde tâche de prononcer le dernier mot.

On ne peut finalement souligner toutes les qualités de ce petit livre fort dense, qui est somme toute beaucoup plus qu'un simple *compendium* de la pensée d'un auteur. Notons malgré tout une curieuse omission, à notre sens particulièrement impardonnable: ce *Grundbfindlichkeit* qu'est l'angoisse et dont on connaît l'importance dans l'économie de *Sein und Zeit* et de *Einführung in die Metaphysik*. Si nous lisons bien, A. Boutot ne précise nulle part la teneur de cette idée directrice. Avouons que cela est assez étonnant et malheureux. Sachons toutefois saluer en bout de ligne un travail si bien conduit et qui peut sans l'ombre d'un doute servir de boussole pour le lecteur qui foule pour la première fois, par le biais de cet ouvrage, le continent heideggerien.

Christian BOISSINOT

Mireille HADAS-LEBEL, **Flavius Josèphe, le Juif de Rome**. Paris, Fayard, 1989, 280 pages.

«Pour être un héros, il lui fallait mourir à Jotapata sans avoir rien écrit, mais la postérité n'en aurait jamais rien su. Doit-on regretter qu'il n'ait pas été un héros?»

Assurément non, serions-nous tentée de répondre à Mireille Hadas-Lebel qui par cette interrogation clôt l'excellent livre qu'elle a consacré au «Juif de Rome», alias Flavius Josèphe.

Un livre simple et clair qui s'ouvre sur un avant-propos où se précisent les paramètres du récit à venir: le personnage équivoque, l'œuvre considérable dont il est l'auteur, les malentendus historiques qu'elle a engendrés, la controverse qui s'y est attachée et les hasards de sa survie. La dernière partie du préambule amorce les présentations: le curriculum de Joseph fils de Mathias, court et éloquent (surtout en ce qui concerne... ses publications), sert d'avertissement; formule inattendue et originale qui fait de Josèphe non pas le «chroniqueur des affaires de Judée» comme les auteurs latins ont bien voulu le considérer, mais un historien compétent.

Puis, dix petits chapitres déroulent la vie et l'œuvre de Josèphe, obéissant à un découpage chronologique. Ses années de formation, ses choix spirituels et ses options idéologiques, ses missions à Rome et en Galilée occupent les quatre premiers chapitres. Les trois suivants, de texture différente, rapportent la guerre et le témoignage de l'historien (trois chapitres majeurs sur la Judée et Jérusalem d'avant la catastrophe nationale); les trois derniers enfin nous ramènent à Rome, à l'historien, à sa destinée et à celle, posthume, de son œuvre.

L'ouvrage est doté des divers indices habituels: des cartes, une chronologie, un index, une bibliographie ordonnée et à jour. Les notes de bas de page consacrées à des remarques textuelles, témoignent de l'érudition de l'auteur et de sa parfaite maîtrise des sources (juives, grecques, latines), des langues dans lesquelles elles ont été produites, de l'Histoire et de l'œuvre en question.

Méprisé et relégué aux oubliettes de l'histoire, le plus souvent présenté comme suspect, Flavius Josèphe nous est restitué grâce au regard objectif de M. Hadas-Lebel, comme un homme partagé dans ses choix, mais engagé dans ses convictions et conscient de sa vocation. Pour y parvenir, elle a choisi, non pas de «faire le roman de l'historien», mais «d'en écrire l'histoire». Choix judicieux car seul ce plaidoyer